Le Monde

Le Monde - 1er décembre 2022

Reprise : « Un petit cas de conscience », chronique ciselée de l'embourgeoisement

En 2002, la cinéaste Marie-Claude Treilhou réalisait ce film splendide sur un fait divers qui sème la zizanie entre quatre amies. Il ressort en salle en copie restaurée.

Par Mathieu Macheret

« Un petit cas de conscience » (2002), de Marie-Claude Treilhou. LA TRAVERSE

Le temps joue en faveur des œuvres. Marie-Claude Treilhou, cinéaste, en sait quelque chose, elle dont le premier film, *Simone Barbès ou la vertu* (1980), une nuit en compagnie d'une ouvreuse de cinéma porno de Montparnasse, ignoré à sa sortie, bénéficie désormais d'un statut culte, et passe même pour un authentique chef-d'œuvre. Plus proche de nous, sorti il y a tout juste vingt ans (lors des vacances de Noël 2002), *Un petit cas de conscience* ne fut pas en son temps plus chaudement accueilli, y compris par les fans de *Simone* qui n'y ont pas retrouvé l'aura culte et le frisson nocturne de leur modèle.

Lire aussi : Reprise : « Simone Barbès ou la vertu », l'amour à la dérive dans la solitude du Paris interlope

Dressant le bilan au poil à gratter de la génération militante des années 1970 au tournant du XXIe siècle, le film est trop vite passé sous les radars, considéré comme mineur à cause de sa facture artisanale. Sa ressortie en copie restaurée permet de voir, encore une fois, à quel point le temps a travaillé pour lui. En vingt ans, en effet, nos perceptions ont bougé, le cinéma a basculé du côté numérique et en direction d'un vivier considérable d'auteurs (Hong Sang-soo, Alain Cavalier, Pedro Costa, etc.) dans le maquis d'un *arte povera* décroissant, qu'anticipait alors parfaitement Marie-Claude Treilhou.

Du reste, *Un petit cas de conscience* ne cède rien sur la sûreté du geste, l'acuité du regard, la ciselure de la mise en scène. Il y a en lui un art du caractère façon La Bruyère, du dialogue philosophique à la manière de Diderot, une poétique de moraliste (et non pas de moralisme) dans l'illustre lignée de Chamfort ou Vauvenargues. Le film est de ceux dont la parole est l'objet principal, le centre de tout, en même temps qu'elle cache l'essentiel, dont le spectateur est invité à retrouver la trace, entre les mots, dans la friction des discours.

Gourmandise des mots

Tout part d'un fait divers sans gravité – le « petit cas » du titre – qui va semer la zizanie entre quatre vieilles copines au seuil de la cinquantaine. Deux d'entre elles, Simone (Ingrid Bourgoin, l'inoubliable interprète de *Simone Barbès*) et Hélène (Dominique Cabrera), qui forment un couple, découvrent leur maison de campagne cambriolée. L'événement produit une onde de commentaires jusqu'à Paris, où les deux amies restantes, Sophie (Claire Simon) et Margot (Marie-Claude Treilhou elle-même), mises au jus, se perdent en conjectures.

Marie-Claude Treilhou s'entoure de complices cinéastes, hors concours de véritables comédiens

Cette dernière, casée avec mari (André Van In) et enfants dans une tour du 13e arrondissement, piquée au vif, s'emballe, culpabilisant sans doute de s'être rangée des voitures (et sexuellement normalisée). La machine à suppositions enclenchée, les soupçons ne tardent pas à se porter sur les trois ouvriers qui ont retapé la maison, dont l'un, Mario (Alain Guiraudie) s'est depuis reconverti dans la poterie. Mais quel est donc ce réflexe qui porte ces vieilles branches, ex-activistes, à participer, même inconsciemment, d'une mise en cause du prolétariat ? Cela ne s'appellerait-il pas l'embourgeoisement ?

« Un petit cas de conscience » (2002), de Marie-Claude Treilhou. LA TRAVERSE

Pour interpréter ce drame dans un verre d'eau, Marie-Claude Treilhou se met en scène, au centre d'interrogations qui la concernent de près (elle, d'origine populaire, compagne des combats de gauche, que le cinéma a de fait embourgeoisée). Elle s'entoure de complices cinéastes, hors concours de véritables comédiens. Le jeu s'en retrouve déplacé sur un versant délibérément antiprofessionnel, aimablement exagéré, sortant de ses gonds naturalistes (on pense à Sacha Guitry). Il soutient un texte lui-même très composé, partition quasi musicale guidée par la gourmandise des mots.

Plans-séquences

Le langage trône évidemment au cœur du dispositif : il est à la fois maître et traître aux personnages. De jouissances cancanières (que d'aise à parler des autres en leur absence !) en pétitions de principe, c'est dans sa trame que l'on trébuche. Ainsi les « infortunes de la vertu » (de gauche) ne sont-elles jamais que péchés de langue.

Le grand absent, c'est évidemment, en cette aube du XXIe siècle, le peuple

Sobre mais d'une précision et d'une unité imparables, la mise en scène fonctionne par plans-séquences, assurant la continuité des échanges, un moindre découpage de la parole. Chacun creuse dans la réalité courante – maisons de campagne, appartement parisien, rue de ville, route de village – une petite scène, un théâtre de poche, cadre fixe où les corps en présence entrent et sortent, chambre d'écho de leurs échanges aussi houleux que spéculatifs. Cette frontalité désigne, paradoxalement, quelque chose qui « manque à sa place » (selon l'expression lacanienne), un corps en trop ou en moins – celui du coupable voué à demeurer introuvable.

Le grand absent, c'est évidemment, en cette aube du XXIe siècle, le peuple. Les quatre amies ont beau en deviser, en théorie ou en pratique, elles ne parviennent pas pour autant à le situer, ni à s'accorder sur une définition. A l'instar de ce splendide *Petit Cas de conscience*, manuel d'autocritique à l'égard des gens rassasiés, les films de parole n'ont ainsi qu'un seul sujet : faire le deuil d'une certaine incarnation.

¶ Film français de Marie-Claude Treilhou (2002). Avec Ingrid Bourgoin, Dominique Cabrera, Marie-Claude Treilhou, Claire Simon, Alain Guiraudie, André Van In (1 h 35).

Mathieu Macheret

Le film est une comédie de comédiens proche de Sacha Guitry sur bien des aspects.
PHOTO LA TRAVERSE FILMS

Ciné/ «Un petit cas de conscience» de haut vol

Ebranlées dans leurs principes après un cambriolage, quatre amies s'improvisent détectives dans le film aussi perché que politique de Marie-Claude Treilhou, qui ressort en salles.

Le revoici, le film de Noël qui ne fait de cadeau à personne. Vingt ans après, comme les trois mousquetaires, qui sont quatre comme chacun sait, Simone et Hélène, Margot, Sophie reviennent, reprennent la dispute, la déploration infinie là où en 2002 elles l'avaient laissée. Quatre copines – un couple de lesbiennes, une femme au foyer et une célibataire –, sujettes comme une poussée de fièvre à un «petit cas de conscience» qui en fait de curieuses Sherlock Holmes. Et chacune d'investiguer sur ce que vaut l'autre, ce que vole l'autre, qui ne l'a pas volé. Film de détective enquêtant sur son propre soupçon, *Un petit cas de conscience* revient en salles pour narguer l'époque, avec ce temps d'avance déjà, quant aux dilemmes vrais et faux entre choix communautaires et identités politiques, transfuges de classe clamant *«c'est pas moi, c'est l'autre»*.

Burlesque. Marie-Claude Treilhou est une contrebandière du cinéma français, contradictoire et contrariante, et toujours contredite, à commencer par elle-même. Pas étonnant qu'elle ait intégré, au mitan des années 70, cette grande petite école de la dialectique, les productions Diagonale fondées par Paul Vecchiali. Franc-tireuse marxiste, stalinienne pas dupe d'elle, telle qu'elle se définit, Treilhou est d'abord très drôle. Et avant toute chose, elle fait des comédies : *Un petit cas de conscience,* sa dernière en date, signait le beau retour de Simone Barbès (Ingrid Bourgoin), héroïne de son premier film, et l'apparition en acteurs d'une pléiade de cinéastes amis : Claire Simon, Dominique Cabrera, Alain Guiraudie et André Van In. Une comédie de comédiens proche de Sacha Guitry, avec lequel Marie-Claude Treilhou partage un rapport éminemment «performatif» au cinéma, mais aussi le sens des moyens du bord et la prestesse d'exécution, une langue trop bien pendue qui menace à tout instant de patiner dans la mauvaise foi (comme la voiture dans la boue), de se prendre un gadin, à l'insensé absurde, ou à son propre sortilège. Même goût des intérieurs que Guitry pour convoquer le monde laissé dehors – si le Gers m'était conté… L'intérieur est l'inconscient, la maison est le monde, le microcosme s'entretient du macrocosme, comme un dialogue philosophique des Lumières. Simone suggère : *«Voguerions-nous vers un psychodrame moral ?»*

> Treilhou met en partition ce qui jette la discorde, fabriquant un paradoxal «autoportrait d'ensemble» : le film varie les points de parole et les flux de conscience, au gré du tourment d'une dispute intérieure.

Ça commence plutôt comme un Laurel et Hardy. En français et à la campagne. Comme un sketch, mais un sketch parlant. Dominique Cabrera et Ingrid Bourgoin dans leur gentilhommière se dédient au burlesque de l'effarement en découvrant qu'elles ont été volées de quelques biens (une nappe, une collection de BD, un pot bleu…), et affrontent la stupeur de leur amie Margot ensuite : qui sommes-nous pour juger le voleur ? Que sommes-nous devenues, petites bourgeoises, pour vouloir qu'il soit puni ?

La bourse ou la vie – c'est un petit cas de conscience à la Guitry, vraiment : vaut-il mieux être le voleur, ou celui qui assassinera son voleur ? Chacun cherche à élucider le mystère moral, en gardant le secret qu'il a dans le cœur. C'est ce qui perdra nos détectives. Personne n'est au fond apte à découvrir le pot aux roses – qui est un pot bleu. Et si le nouveau pot, tel *la Lettre volée,* refait «presque» à l'identique par le potier placide, était en fait l'original qui fut dérobé ? Dans *Un petit cas de conscience,* tout ce qui *«fait effraction»* forme la trame et jette la discorde : le cambriolage d'un familier, l'intrusion dans la maison, et comme il est dangereux partant de là, et féroce, de se pencher au-dedans de soi.

La parole, ici encore, est la grande affaire de Marie-Claude Treilhou. La parole, la musique, et la chose politique. C'est-à-dire la dialectique, cet effort de s'examiner, s'analyser (quoiqu'elle se fiche des psys), et de ne pas transiger avec soi. Il s'agit d'une parole magnifiquement écrite et récitée, tant et si bien qu'on s'attend à tout moment, entre les presque alexandrins suaves de l'enseignante et les exclamations hautes de Margot montée dans les tours (du XIII[e] à Paris), que l'une ou l'autre se mette à chanter. Ce sera le cas à la fin, quand un enfant entonne un chant de Noël, un peu faux et haut perché, comme le film – perché et cristallin. Car c'est un film entièrement discordant, contrariant. Treilhou met en partition ce qui jette, à tous les sens, la discorde, fabriquant un paradoxal «autoportrait d'ensemble» : le film varie les points de parole et les flux de conscience, au gré du tourment d'une dispute intérieure, celle de Treilhou investissant tour à tour les corps qu'elle met en parole.

Moralité. Tableau blêmissant de sa querelle intérieure, elle se cherche des raisons, toutes les déraisons possibles. Comme par hasard, le manteau de Margot est semblable à la peau d'ours d'Octave/Renoir de *la Règle du jeu*. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir volé – moralité. Momoralité ? Momo, ce personnage absent dont tous parlent pour le soupçonner du chapardage. Mais ce conte de Noël ne juge personne et semble à chacun trouver des raisons (à la mauvaise conscience), dans le secret de liaisons anciennes qu'une confidence au coin du feu paraît fugacement ranimer. L'écho longtemps résonne de cette merveille de miniature : *«Nous voilà immortalisées dans l'inépuisable légende du fait divers.»* Et d'hiver, c'est de saison.

CAMILLE NEVERS

UN PETIT CAS DE CONSCIENCE
de MARIE-CLAUDE TREILHOU
Avec Marie-Claude Treilhou, Ingrid Bourgoin, Dominique Cabrera…
1 h 38.

Les Inrockuptibles

UN PETIT CAS DE CONSCIENCE de Marie-Claude Treilhou

Une bande d'amies est tiraillée entre ses idéaux, son confort et sa conscience. Une ressortie jubilatoire.

C'est un événement qui redistribue les cartes d'une vieille amitié à quatre : en couple, Simone et Agathe (Ingrid Bourgoin et Dominique Cabrera) se font cambrioler. Le passage du malfaiteur fut discret : quelques objets subtilisés, mais tout est – et c'est troublant – parfaitement à sa place. Le couple se met à soupçonner que le malfrat est dans leur entourage. L'enquête peut commencer. En fait d'enquête, *Un petit cas de conscience* vient titiller là où ça fait toujours mal : la mauvaise conscience petite-bourgeoise, qui ne veut pas suspecter des ouvriers venus, jadis, travailler au noir dans la maison, mais quand même... Passer outre (au fond, ce ne sont que des objets) ou enquêter ? L'amitié se fissure, l'une, Margot, lutte des classes chevillée au corps, accuse ses amies de suspecter des hommes qui vivent déjà *"sur le fil"* ; l'autre, Sophie (Claire Simon), prend le parti du couple et n'en peut plus qu'on charge la bourgeoisie de tous les maux. On a rarement vu un film parler de ça aussi tranquillement, malicieusement et sans enfiler les gros sabots d'un Haneke : la classe aisée (mais pas trop non plus) qui essaie de bien faire avec celles et ceux d'en dessous mais s'embourbe dans sa culpabilité, ces crispations amicales qu'on cache sous une entente de surface. De ces messes basses qui n'interdisent pas les vraies amitiés – l'hypocrisie, consubstantielle à la vie sociale, a-t-elle déjà été traitée au cinéma ? Et puis, ce qui est beau ici, c'est tout ce petit monde, ces femmes, françaises, quinquagénaires, saisies dans l'ordinaire, qui entament une grande partie de *Cluedo* au-dessus d'un événement qui n'en demandait pas tant. Ce jeu social filmé d'une manière très contemporaine, comme un débat très prenant, tramé d'erreurs, de cancans et de conflictualité qui rehaussent la pâleur des jours ordinaires.

Murielle Joudet

Un petit cas de conscience de **Marie-Claude Treilhou** avec **Ingrid Bourgoin, Dominique Cabrera, Claire Simon** (Fr., 2002, 1 h 38, **reprise**). En salle le 30 novembre.

Les Films du Losange · Gaumont · La Traverse

Le Canard enchaîné

Les films qu'on peut voir ou revoir

Un petit cas de conscience

Un couple de Parisiennes se fait cambrioler à la campagne. Leur grande copine les incite, malgré ses grands discours sociaux, à soupçonner les ouvriers au noir qu'elle leur a présentés.

Réalisatrice de l'excellent « Simone Barbès ou la Vertu » (1980), qui mettait en scène une ouvreuse de cinéma porno, Marie-Claude Treilhou a tourné ce film en 2002, avec des amis cinéastes ici acteurs, de Claire Simon à Alain Guiraudie. Elle y met en scène des soixante-huitardes tourmentées par leur conscience de classe, avec une diction littéraire digne des films de Paul Vecchiali... Un ton théâtral pour révéler le malaise politique d'une génération ? – **D. F.**

Abolis bibelots

Pierre Eugène

CAHIERS DU CINEMA

Un petit cas de conscience débute sur un événement discret, le cambriolage d'une maison de campagne. Le vol est comme un rébus : peu de choses ont disparu, et pas celles de valeur, mais chacune (une théière verte, un pot de fleurs bleu, une nappe indienne, un nécessaire à couture, un matelas…) a une indéfinissable valeur sentimentale ou, pour mieux dire, symbolique. « *Nous voilà immortalisées dans l'inépuisable légende du fait divers* », soupire Hélène (Dominique Cabrera) à sa compagne Simone (Ingrid Bourgoin), et les discussions qui s'ensuivront avec deux autres amies et deux hommes satellites ne cesseront de « légender » la mésaventure, de la réfracter en une comédie de palabres où chacun, solipsiste, se cherche en commentant les autres (« *Je me suis en effet rendue à cette évidence, que le problème était bien entre toi et toi-même* », conclura Hélène). Dans ce cénacle de quadragénaires dont on glane en passant les marqueurs sociaux, le couple provincial formé par Hélène (que l'on voit corriger des copies) et Simone (employée dans l'administration) se confronte à Margot, l'indécrottable marxiste (interprétée par Marie-Claude Treilhou), artiste peintre, ancienne lesbienne vivant dans une tour des Olympiades avec homme (André Van In) et enfants, Sophie (Claire Simon) croisée sortant de chez le psy, mais toujours féministe, et Mario (Alain Guiraudie), artisan potier installé non loin des résidences secondaires des trois premières. Ces intellectuels-classe-moyenne, possédants plus ou moins pauvres, Treilhou les met en scène en de beaux plans posés comme des tableaux, exposant leurs petites danses burlesques de paroles, aux gestes un tantinet emphatiques, regards insistants et stations signifiantes dans leur partition de mots ; le tout dans des lieux de vie qui sont autant de natures mortes encombrées. Chacun tient à ses marottes comme il tient à ses objets, physiquement, et tous ne cessent de transporter des caisses, des pots, des légumes. Ils se sont rangés et rangent des choses, les déplacent avec eux ou se les offrent. Étonnant commerce des mots et des choses, effets de chacun restant sans effet sur les autres.

Les bibelots du passé, envolés, valent bien les mots qui les évoquent. L'absence du larcin conduit à une autre lorsqu'il s'agit de trouver des noms de suspects : un certain Momo, ayant travaillé au noir dans la maison d'Hélène et Simone, ex de Margot, ancien ami de Mario, fâché avec tout le monde, vivant avec sa famille dans une caravane au milieu de nulle part – seul « *margeau* » (marginal) restant de leur passé commun. Allant le visiter, Hélène, Simone et Sophie ne le trouveront pas, mais tomberont encore sur des objets, joujoux éparpillés alentours, « *pathétiques* » et attendrissants. Le film y trouve sa butée. Comme l'écrivait Hélène Frappat (*Cahiers* n° 575), Treilhou « *déterre un autre bien absent* […] *: le corps du prolétariat ou du "peuple", spectre qui hante la conscience des quatre "petites-bourgeoises" plus ou moins résignées à l'*être. »

Sentiment lancinant, sans doute autobiographique, d'avoir abandonné sa classe dans les limbes. Treilhou racontait à la revue *Répliques* (n° 7) que l'obtention de l'avance sur recettes pour *Simone Barbès ou la vertu* (1980), son magnifique premier film, avait été une « *déflagration incroyable* », le sentiment d'entrer dans le système. Il lui avait « *fallu beaucoup de temps pour l'accepter et pour le supporter émotionnellement* ». Pas un hasard que ses héros à mauvaise conscience soient tous interprétés par des cinéastes (Cabrera, Simon, Guiraudie) dont les franges marginales du populaire hantent les films.

Toute l'intelligence d'*Un petit cas de conscience*, très grand petit film, est de ne pas se laisser attraper par des généralités sociologiques ou de grandes causes, mais de tabler au contraire sur le plus petit pour essayer de cerner le plus vaste. Attache fidèle, dans cet amour de la petitesse, aux convictions des productions Diagonale, la société créée par Paul Vecchiali, qui produisit, outre *Simone Barbès*, une famille de cinéastes inestimables (dont lui-même, Jean-Claude Biette, Gérard Frot-Coutaz, Jacques Davila ou Jean-Claude Guiguet). Leurs films allaient vers ceux qui n'intéressaient personne (ni les cinéastes « de gauche », obsédés par les prolétaires, ni les cinéastes « de droite », par les *winners*) : les petits-bourgeois moyens, pour les montrer tout sauf « moyens ». Il fallait fouiller passionnément le quotidien en apparence le plus terne pour y trouver des passions et des identités irréductibles. Et pour cela s'attacher à des détails minuscules, suivre une logique de conte, faire du scrupule (étymologiquement : petit caillou pointu) une poétique articulant des objets-rébus, des prosodies et des accents du corps. Former un pacte secret avec le spectateur qui, petit à petit, finirait par reconstituer un tableau plein de trous où tout compterait, les obscurités comme les éclats.

Dans *Simone Barbès*, Martine (Martine Simonet), ouvreuse arrivée en retard dans le cinéma porno où elle officie avec Simone (Ingrid Bourgoin, déjà), face aux gouailles de celle-ci, lui lance que si elle a contre elle des « *griefs* », elle n'a qu'à les exposer clairement. Excédée, Simone achoppe sur le mot : « *des "griefs" ? Non mais entendez-la ! Mais où tu te crois ma fille ? À la Comédie-Fançaise, ma parole !* » Le mot revient dès le début d'*Un petit cas de conscience*, lorsqu'Hélène claironne avec tendresse à Simone (la même ?) qu'elle n'est pas la seule à rabâcher, « *puisque c'est le grief dominant du jour* ». Charme indescriptible des films de Treilhou, cette attention au langage offerte à chacun de ses personnages, qui aiguise l'oreille – du prof de piano guitryien d'*En cours de musique* (2000) au poète Michel Deguy dans *Comme si, comme ça* (2019). Un programme politique aussi, qui était déjà celui de Mallarmé : la richesse des mots n'est pas gratuite, ce bien commun ouvre des rapports atypiques au sein de la société. Treilhou s'inquiétait déjà en 1983, face à Hervé Guibert dans *Le Monde*, de l'appauvrissement progressif du langage : « *Le langage se décrépit : il est sauvegardé par un tout petit nombre d'individus, dans le centre des villes, d'une manière morbide, fétichiste. On saigne les villes de leurs quartiers populaires et de leurs facultés des lettres. Un langage ne vit que d'un frottement permanent de tous les membres d'une société, et lorsque les cloisons sont aussi étanches qu'aujourd'hui entre les détenteurs de l'expression, de la représentation, et le creuset de la richesse, chacun de son côté crève et les gens deviennent des ennemis absolus. Ils se craignent et se trahissent, ils sont incapables de se parler les uns et les autres, il n'y a plus de langage courant. Dans le cinéma s'installe une espèce de pseudo-langage moyen qui représente le bien de ces gens moyens, qui ignorent tout du monde et qui ne font que se représenter, eux-mêmes et cette petite bourgeoisie qui se meurt et qui s'ennuie moyennent tout.*»

Au début des années 2000, où la société est divorcée en autant de vases clos étouffants de l'entre-soi (et que dire d'aujourd'hui, à l'heure des communications en « réseaux sociaux » ?), que reste-t-il à sauver, nous dit Treilhou ? De la musique. C'est l'émotion offerte par ces moments flottants entre deux séquences, panoramas de ville ou de campagne sur lesquels planent les silences endormis de Debussy ; avec la fin du film, où les deux enfants de Margot (qui sont aussi ceux de Treilhou) se mettent au piano et chantent. Mais aussi de la voix babillarde de chacun des personnages. Solistes, certes, mais soutenus de l'espoir d'être, quelque part, entendus, si ce n'est pour leurs mots, du moins pour leur petite chanson, leur animation intime. Pas dans le film, mais dans cette communauté de spectateurs dont Treilhou suppose qu'elle ne se réduit pas à ceux qui peuvent se reconnaître dans ses personnages : ceux qui peuvent écouter les autres.

Un Petit Cas de Conscience

Film de Marie-Claude Treilhou

(2002, 98 min., version restaurée)
avec Ingrid Bourgoin, Alain Guiraudie, Dominique Cabrera, Claire Simon, André van In, Marie-Claude Treilhou

Belle occasion que la restauration de ce film de Marie-Claude Treilhou pour faire ressurgir une certaine tendance du cinéma français incarnée, entre autre, par cette réalisatrice qui s'est illustrée à la fois dans le documentaire et la fiction depuis 1980, date de la sortie de son *Simone Barbès ou la vertu*.
Ce premier long métrage avait marqué les esprits et avait été rangé aux côtés des films de Paul Vecchiali, Jean-Claude Guiguet et Jean-Claude Biette comme appartenant à un cinéma de cinéphiles rompant avec les fondamentaux de la dite «Nouvelle Vague».
On y revendiquait une écriture, un jeu, des décors, qui pouvaient avoir leurs origines dans le cinéma dit de « qualité française», l'ennemi juré des Truffaut-Godard. On n'avait rien contre les histoires très écrites, contre un recours à une dose romanesque de rêve et d'irréalité.
On y aimait la sophistication, l'élégance et de beaux dialogues pouvant même réhabiliter les bons mots à la Prévert.
Bientôt viendront s'y adjoindre d'autres cinéastes, comme Jacques Davila ou Gérard Frot-Coutaz, hélas trop rapidement disparus à l'ère du Sida.
Un petit cas de conscience est le dernier film de fiction de Marie-Claude Treilhou, qu'elle réalise en compagnie d'Ingrid Bourgoin, qui jouait Simone Barbès, dans le film éponyme. Ici, d'ailleurs, elle se prénomme aussi Simone...
On vit dans un tout petit monde dans les films de Marie-Claude Treilhou et celle-ci l'affirme clairement en ayant réuni pour ce suspense autant bavard que campagnard toute une bande de réalisateurs et de réalisatrices...
À commencer par elle-même et ses amies, Dominique Cabrera et Claire Simon, et en y ajoutant le documentariste André Van In et le tout jeune Alain Guiraudie, encore en train de réaliser des courts et des moyens métrages dans son Sud-Ouest.
Pour débaucher ses ami(e)s, le prétexte trouvé par Marie-Claude est bien mince : un vol, qu'on n'ose appeler un cambriolage, dans la maison de campagne de l'une d'entre elles. Qui est le coupable ? Vaut-il mieux chercher ou ne pas chercher ? Si l'on élargit les recherches, ne va-t-on pas froisser des susceptibilités, réveiller de vieilles querelles, surtout que le vol est piteux.
Comme on en est encore à des années-lumière du vote sécuritaire parmi les personnes disposant d'une minuscule résidence secondaire, est-il même possible d'évoquer la piste la plus logique et de s'en prendre à un certain brocanteur-chiffonnier du coin.
Attention ! Dans ce cinéma où prime la gentillesse, il n'est pas bon d'accuser sans preuve...
Et puis toutes ces dames du documentaire, elles aiment bien les petites enquêtes, les interviews où l'on recoupe des faits qui feront office d'hypothèses , et l'on peut compter sur elles pour y aller de leurs supputations afin qu'elles finissent bout à bout par faire un objet filmique..
Un petit cas de conscience de Marie-Claude Treilhou est un film qu'on ne pouvait faire qu'en France.
Son existence ne relève d'aucun miracle. Elle clôt une période commencée dans les années 1970, pendant laquelle des œuvres sensibles et fragiles comme celle-ci ont pu s'exposer à un petit public à contre-courant à la fois du cinéma populaire à la Belmondo-Delon et du cinéma art et essai formaté nouvelle vague.
Il ne faut donc surtout pas considérer *Un petit cas de conscience* comme un « ovni » cinématographique, mais le présenter comme le représentant tardif d'une école non dogmatique qui cherchait à exister entre ces deux catégories. Cela donne un film libre, léger et hors du temps qui mérite d'être enfin reconnu.

Philippe Person / froggy's delight

culturopoing.com

23 Nov 2022

Marie-Claude Treilhou – « Un petit cas de conscience »

Par Vincent ROUSSEL
Dans Cinéma, Reprises
Par : Marie-Claude Treilhou Titre : Un petit cas de conscience Année : 2002
cinéma français, Marie-Claude Treilhou

Un petit cas de conscience est, à ce jour, le dernier long-métrage de fiction de Marie-Claude Treilhou, cinéaste rare et singulière révélée en 1980 avec l'étonnant *Simone Barbès ou la vertu*. Comme dans le beau Jour des rois, la réalisatrice s'intéresse à la destinée de personnages féminins à travers une courte unité de temps. Au trois sœurs âgées de celui-là succèdent les quatre amies quinquagénaires ou presque de celui-ci. Simone (Ingrid Bourgoin) et Hélène (Dominique Cabrera) vivent ensemble et s'apprêtent à passer un week-end dans leur maison de campagne. Mais petit à petit, elles réalisent que des objets manquent dans la maison et qu'elles ont été victimes d'un cambriolage. La manière dont a opéré le voleur les intrigue *:* aucun acte de vandalisme et un désir de laisser le moins de traces possibles de l'effraction. A tel point que les deux femmes soupçonnent un coupable qui connaîtrait déjà la maison. Mais de manière plus générale, ce point de départ d'un récit ténu permet à Marie-Claude Treilhou d'en fixer les enjeux *:* la vie de tous ces personnages semblent bien rangée mais, pour chacune d'entre elles, il manque quelque chose. Et c'est à partir de ce léger décalage, ce petit manque que la cinéaste va élaborer sa fiction minimaliste.

Car si le film aurait pu éventuellement s'envisager comme une enquête policière (qui a cambriolé cette maison *?*), cet aspect devient finalement assez anecdotique. Marie-Claude Treilhou se sert de cette intrigue comme d'une béquille mais elle l'épure pour que ne reste dans son tamis que les éléments qui l'intéressent : les personnages, leurs caractères et les liens qui les unissent. Car l'événement va précipiter les réactions contradictoires et chacune va l'analyser en fonction de son regard sur le monde et la société. Margot (Marie-Claude Treilhou), par exemple, exprime toute la mauvaise conscience de celle qui s'est embourgeoisée et qui ne veut pas totalement renier son passé militant. Mère de famille vivant dans un intérieur coquet, elle considère les voleurs comme des victimes d'un ordre social injuste et elle comprend leur geste sans le justifier. A l'inverse, Sophie (Claire Simon), qui a cessé de croire à des idéaux et tente de soigner son mal-être en suivant une psychanalyse, voit dans ce geste le symbole d'une société qui vise d'abord les femmes, surtout lorsqu'elles vivent en couple…

La beauté d'*Un petit cas de conscience* tient à la manière qu'a la cinéaste, à partir de presque rien, d'offrir à ses personnages une vraie épaisseur et nous les révéler sans passer par la case psychologie. Petit à petit, le spectateur découvre des pans de leur passé, comprend que ces quatre femmes ont défendu autrefois des idéaux et que leur vie a pris un autre chemin. D'où ce dilemme moral qui les agite lorsqu'il s'agit de prendre position dans cette affaire de cambriolage *:* faut-il donner le nom de Mario (Alain Guiraudie) aux gendarmes puisqu'il a participé autrefois aux travaux de la maison et qu'il a déjà fait de la prison *?* Faut-il parler de Carlos *?* De Momo, un marginal avec qui Margot a vécu quelques années *?* Construit autour de longs échanges dialogués, le film ne cesse de creuser ces dilemmes, entre mauvaise conscience et une certaine amertume qui s'exprime chez Sophie lorsqu'elle affirme qu'il faut assumer de vivre dans la marginalité ou alors accepter les règles du jeu social et ne pas se complaire dans la victimisation.

Comme souvent dans les films de Marie-Claude Treilhou, il est question de la difficulté d'occuper une place définie dans le monde. Place entre les hommes et les femmes (Simone Barbès et la vertu), place au sein de la famille (Le Jour des rois)… Dans *Un petit cas de conscience*, les personnages cherchent aussi à se définir par rapport aux autres et par rapport à leurs idéaux. Donner un nom aux gendarmes, est-ce se ranger du côté d'un ordre social injuste ou juste défendre son petit carré d'intimité (Hélène et Simone appartiennent davantage à la frange cultivée de la classe moyenne qu'à la classe aisée) *?* C'est ce léger écart entre le Moi (et ses idéaux) et le monde que la cinéaste se plaît à ausculter. Elle le fait avec une véritable empathie pour ses personnages mais non sans un certain humour féroce.

A sa manière, Marie-Claude Treilhou s'interroge également sur sa place au sein du cinéma français *:* faut-il rester dans les marges de manière intransigeante ou accepter de composer avec l'industrie *?* C'est peut-être pour cela qu'elle a demandé, Ingrid Bourgoin exceptée, à des collègues cinéastes de tenir les rôles principaux autour d'elle *:* Dominique Cabrera (L'Autre côté de la mer, Nadia et les hippopotames) en enseignante maniérée (et qui surjoue un peu théâtralement son personnage), Claire Simon (Sinon oui, Coûte que coûte, Gare du Nord) en amie en analyse, Alain Guiraudie en artisan chaleureux et le réalisateur de films documentaires belge André Van In qui interprète le rôle du mari de Margot.

Lorsque arrivent les derniers plans du film, on a le sentiment que les quelques objets ayant disparu dans la maison d'Hélène et Simone ont éclairé les fêlures des personnages. Rien de dramatique au sens où le récit est dépourvu d'esclandres mais avec l'idée qu'un lien s'est distendu et que ce monde sera toujours aussi difficile à habiter pour ces quatre femmes.

À LA RADIO...

« Un des rares cinémas contrebandiers qui nous restent. »

CAMILLE NEVERS
Le Masque et la Plume / France inter

→ ICI À PARTIR DE 48 min. 36

« On se croirait dans une fable morale du 17e siècle, c'est absolument réjouissant. »

LAURENT DELMAS
On aura tout vu / France inter

→ ICI À PARTIR DE 42 min. 45

« C'est un film extraordinaire, presque un chef d'œuvre, tant on retrouve l'unité de lieu, de temps, de parole du Grand Siècle. »

MATHIEU MACHERET
Plan large / France Culture

→ ICI À PARTIR DE 49 min. 37